

SEQUENCE POESIE : BOHEMIENS ET SALTIMBANQUES

LE VISIBLE ET LE VERBAL

Problématiques possibles : les Bohémiens rêvés, le Bohémiens réels. Comment la représentation de cette figure de la marginalité se construit entre peinture et poésie.
A relier avec « le visible et le verbal ».

Lectures analytiques

Texte A : Charles Baudelaire, « Les Bohémiens », les Fleurs du mal, 1857

Texte B : Cervantès, *La Gitanilla*

Texte C : Guillaume Apollinaire, « Les saltimbanques », *Alcools*

Texte D : Albert Gatigny (1839-1873), « Les bohémiens », *Les vignes folles*

Textes complémentaires

Texte 1 : Melâhat Menemencioglu, « Le thème des Bohémiens en voyage dans la peinture et la poésie, de Cervantès à Baudelaire », Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 1966, n°18

http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1966_num_18_1_2320 (sur Persée)

Texte 2 : Grandval

Texte 3 : Georges Rouault, « Lettre à Edouard Schuré », *Sur l'art et sur la vie*, Gallimard, Folio-Essai, 1992,

Texte 4 : Jacques Maritain, *Frontières de la poésie*, 19

Texte 5 : Alain Besançon.. « R. R. Falk » (1886-1958). In: Cahiers du monde russe et soviétique, vol. 3, n°4, 1962.

Iconographie

Jacques Callot : *Les Bohémiens*

Boucher (1703-1770) : *La bohémienne*

Alfred Dehodencq, *Bohémiens en marche*, 1860, musée d'Orsay, Paris

Eugène Siberdt : Une halte de bohémiens - 1927

Dissertation :

Le poète est-il nécessairement un marginal ?

La comique peut-il être poétique ?

La marginalité peut-elle être poétique ?

Prolongements :

Le Trouvère **de Verdi**.

Les figures de bohémienne dans l'œuvre de Walter Scott.

Les cartomanciennes »

rivières du poisson, les réserves du gibier, les rochers de l'ombre, les vallons de l'air frais et les cavernes des maisons. Pour nous, les tempêtes du ciel sont des zéphyr, les neiges un doux rafraîchissement, les pluies un bain salubre, le tonnerre de la musique, et les éclairs des torches qui nous guident. Pour nous, les dures glèbes sont de doux lits de plume (...). Nous estimons ces baraques mobiles comme des lambris dorés, de somptueux palais ; et comme des tableaux de peintres flamands ceux que nous donne la nature dans ces rochers élevés, ces cimes blanches de neige, ces vastes prairies, ces bois épais que nos yeux rencontrent à tous nos pas. Nous sommes de rustiques astronomes : car, dormant presque toujours à ciel découvert, nous savons à point nommé quelle heure il est du jour et quelle de la nuit. Nous voyons comment l'aurore chasse et balaie les étoiles du ciel ; comment elle paraît, avec l'aube sa compagne, réjouissant les airs, refroidissant les eaux et humectant la terre, et sur ses pas, le soleil dorant les cimes, comme dit cet autre poète, et frisant les montagnes (...) Finalement, nous sommes des gens qui vivons par notre industrie et par notre bec, sans nous mêler de l'antique proverbe : Église, ou mer, ou palais. Nous avons ce que nous voulons avoir, puisque nous nous contentons de ce que nous avons.

Texte C : Guillaume Apollinaire, « Les saltimbanques », *Alcools*

Dans la plaine les baladins
S'éloignent au long des jardins
Devant l'huis des auberges grises
Par les villages sans églises.

Et les enfants s'en vont devant
Les autres suivent en rêvant
Chaque arbre fruitier se résigne
Quand de très loin ils lui font signe.

Ils ont des poids ronds ou carrés
Des tambours, des cerceaux dorés
L'ours et le singe, animaux sages
Quêtent des sous sur leur passage.



Pierrot avec rose, Rouault

Texte D : Albert Gatigny (1839-1873), « Les bohémiens », *Les vignes folles*

À Gustave de Coutouly

Vous dont les rêves sont les miens,
Vers quelle terre plus clémente,
Par la pluie et par la tourmente
Marchez-vous, doux Bohémiens ?

Hélas ! dans vos froides prunelles
Où donc le rayon de soleil ?
Qui vous chantera le réveil
Des espérances éternelles ?

Le pas grave, le front courbé,
A travers la grande nature
Allez, ô voix de l'Aventure !
Votre diadème est tombé !

Pour vous, jusqu'à la source claire
Que Juillet tarira demain,
Jusqu'à la mousse du chemin,
Tout se montre plein de colère.

On ne voit plus sur les coteaux,
Au milieu des vignes fleuries,
Se dérouler les draperies
Lumineuses de vos manteaux !

L'ennui profond, l'ennui sans bornes,
Vous guide, ô mes frères errants !
Et les cieus les plus transparents
Semblent sur vous devenir mornes.

Quelquefois, par les tendres soirs,
Lorsque la nuit paisible tombe,
Vous voyez sortir de la tombe
Les spectres vains de vos espoirs.

Et la Bohème poétique,
Par qui nous nous émerveillons
Avec ses radieux haillons
Surgit, vivante et fantastique.

Et, dans un rapide galop,
Vous voyez tournoyer la ronde
Du peuple noblement immonde
Que nous légua le grand Callot.

Ainsi, dans ma noire tristesse,
Je revois, joyeux et charmants,
Passer tous les enivrements
De qui mon âme fut l'hôtesse ;

Les poèmes inachevés,
Les chansons aux rimes hautaines,
Les haltes au bord des fontaines,
Les chants et les bonheurs rêvés ;

Tout prend une voix et m'invite
A recommencer le chemin,
Tout me paraît tendre la main...
Mais la vision passe vite.

Et, par les temps mauvais ou bons,
Je reprends, sans nulle pensée,
Ma route, la tête baissée,
Pareil à mes chers vagabonds !

TEXTES COMPLEMENTAIRES

Texte 1 : Menemencioglu Melâhat. Le thème des Bohémiens en voyage dans la peinture et la poésie, de Cervantès à Baudelaire..., Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 1966, n°18

http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1966_num_18_1_2320

Si la légende de la gravure de Callot porte ces vers :

Ces pauvres gens, pleins de malaventures,

Ne portent rien que des choses futures,

c'est par une dérision apitoyée. Pourtant, de cette infime indication, Baudelaire tire un vers qui résonne avec une tristesse profonde et grave :

...pour lesquels est ouvert

L'empire familial des ténèbres futures.

Par ces vers essentiellement baudelairiens, l'atmosphère qui, comme on l'a vu, s'était franchement éclaircie dans les tercets, est ramenée à la tonalité voulue. Une synthèse s'opère, en quelque sorte, entre le pessimisme radical de la première partie et l'optimisme relatif de la seconde. Dépaysés dans le monde des hommes, d'où sont bannies leurs chimères, admis dans l'univers naturel, les Bohémiens ont, de plus, accès au domaine surnaturel, ou si l'on préfère au monde illusoire de l'avenir.

Il est maintenant possible de faire la part des deux traditions dont a pu s'inspirer Baudelaire. Car, à côté des modèles picturaux, seuls cités jusqu'ici, il s'est certainement appuyé aussi sur le tradition littéraire issue de Cervantes.

Or, suivant que l'on s'adresse aux peintres ou aux écrivains, la conception que l'on se fait des Bohémiens n'est pas identique. Certes, les uns et les autres ont vu ceux-ci comme portés à la joie, dès qu'ils en avaient une occasion. Les peintres peignent volontiers les festins des Bohémiens, où, dans des couverts peu luxueux, on consomme pourtant force gibiers, fruits et volailles : on trouve déjà la scène dans la tapisserie de Tournai, au XVe siècle, elle réapparaît chez Callot, sous le titre les Apprêts du Festin, avec la légende : Au bout du compte, ils trouvent pour destin Qu'ils sont venus d'Egypte à ce festin, qui montre que la fin, au moins provisoire, de l'errance des Bohémiens est un bon repas. (...)

Mais, à côté de ce thème commun, peintres et écrivains mettent l'accent, comme il est naturel, sur tel aspect de ces personnages plutôt que sur tel autre. Les peintres sont sensibles à leur pittoresque. Or, qui dit pittoresque dit réalisme, et c'est sans doute pourquoi l'on voit souvent dans leurs tableaux les bohémiens représentés plus ou moins sous la figure de gueux. Une *Famille bohémienne*,



peinte par le maître du cabinet d'Amsterdam, à la fin du XVe siècle, est de ce type. Le père, barbu et pauvrement habillé, porte de la main droite un bâton et tire de l'autre un petit garçon assez misérable, tandis que la femme qui le suit porte sur le dos un enfant juché sur son sac qui doit contenir tous les biens du ménage. Au début du XVIIe siècle, un tableau de Wouverman,

gravé par Moyreau, représente, au cours d'une halte, des Bohémiens peu fortunés : femmes et enfants sont pieds nus, une femme semble occupée à épouiller un enfant. Plus misérable encore, *la Bohémienne* de Boucher, drapée dans une couverture, dans laquelle elle tient un enfant du bras droit, tend l'autre main aux passants, tandis qu'un autre enfant un peu plus grand dort accroupi contre sa jambe. Cybèle ne semble pas avoir étendu ses dons sur cette malheureuse.

Plus près de nous, un tableau de van Gogh, intitulé *la Roulotte* produit une impression plus poignante encore. Il ne s'agit que d'une demi-halte, le temps de brouter un peu d'herbe pour des chevaux squelettiques, et pour quelques femmes assises de grignoter un bout de pain. C'est à peine si un arbre misérable fournit un peu d'ombre sur une terre qui semble calcinée de chaleur. Ici encore, ni grillon, ni verdure, ni eaux vives. En revanche, on l'a vu, les écrivains feraient volontiers des Bohémiens les enfants chéris de la nature, qui leur prodiguerait sans contrepartie ses biens les plus précieux.

Baudelaire emprunte inégalement à ces deux traditions. La tradition picturale, en l'occurrence Callot, lui fournit la vision qui est le point de départ et le cœur de son poème. Il en retient aussi des détails (armes, mères portant leurs petits...) qu'il interprète de façon personnelle pour présenter la troupe sous un jour à la fois pitoyable et inquiétant. Enfin, une suggestion fournie par les vers qui servent de légende est mise en réserve pour être utilisée à la fin du poème. A la tradition littéraire, Baudelaire emprunte l'idée que les Bohémiens, parias dans la société des hommes, sont en harmonie avec la nature, qui a pour eux des égards de mère. Ce trait permet l'assimilation, implicite, mais évidente dans le poème, des Bohémiens avec le poète.

Or, cette assimilation, esquissée par Cervantès, devient à l'époque romantique, et spécialement par Baudelaire, d'une importance capitale. N'est-il pas curieux que le poète du monde moderne n'ait, apparemment, retiré aucun élément de l'observation directe des Bohémiens de son temps, et qu'il ait préféré les voir à travers les yeux des peintres, les comprendre grâce à l'esprit des écrivains ? On s'en étonnera moins en pensant à l'attention que Baudelaire a toujours accordée à la peinture et à la part qu'il a voulu lui faire dans son œuvre. M. Jean Pommier, dans son livre *Les Chemins de Baudelaire*, a parlé de la « suggestion impérieuse » que les images peintes exerçaient sur lui. Et Baudelaire lui-même a dit : « Le meilleur commentaire d'un tableau pourra quelquefois être un sonnet ou une élégie. » Des pièces comme la Danse macabre, Lola de Valence ou Le Tasse en prison illustrent assez cette affirmation.

Mais si les Bohémiens en voyage sont autre chose que la paraphrase en vers d'un tableau, il nous paraît qu'ils doivent largement leur richesse et leur complexité à la tradition poétique qui a merveilleusement enrichi, approfondi et finalement transfiguré l'excellente planche de Callot dont le poème est sorti.

Texte 2 : Grandval

A l'occasion de la capture et de l'exécution du fameux brigand Cartouche, Grandval (ancien comédien de province, devenu organiste à Paris, et père du grand acteur Grandval) publia, trois ans après, en 1725, à Anvers, un poème en douze chants intitulé Cartouche, ou le Vice puni. Le procédé habituel de l'auteur, qui s'en explique d'ailleurs avec franchise, consiste à semer çà et là dans son œuvre, en vue d'un effet de parodie, des vers empruntés à des pièces de théâtre célèbres. Un seul passage, d'une quarantaine de vers, fait exception. C'est celui où des Bohémiens, cherchant à enrôler dans leur troupe le jeune Cartouche, lui font l'apologie de leur manière de vivre :

Nous menons, disent-ils, une agréable vie,
Nous mangeons, nous dormons au gré de notre envie ;
Nous sommes, par notre art, maîtres de l'Univers,
Nous jouissons des fruits, des fleurs, des arbres verts ;
Des plus riches moissons nos mains sont toujours pleines ;
Nos maisons sont les bois, nos jardins sont les plaines : Occupés du présent, et peu de l'avenir,
La Nature prend soin de nous entretenir ;

Le Ciel pour nos besoins rend la terre féconde ;
Nous rappelons le temps de l'enfance du monde
Bref, nous possédons tout, et riches nous vivons,
Sachant nous contenter de ce que nous trouvons

Texte 3 : Georges Rouault, « Lettre à Edouard Schuré », *Sur l'art et sur la vie*, Gallimard, Folio-Essai, 1992,

« Cette voiture de nomades arrêtée sur le bord de la route, le vieux cheval étique qui paît l'herbe maigre, le vieux pitre assis au coin de sa roulotte en train de repriser son habit brillant et pailleté - ce contraste de choses brillantes, scintillantes, faites pour amuser - et cette vie d'une tristesse infinie, si on la voit d'un peu haut... J'ai amplifié tout cela, j'ai clairement vu que le pitre c'est nous, presque nous tous... Cet habit riche et pailleté, c'est la vie qui nous le donne. Nous sommes tous des pitres, plus ou moins... nous portons tous un habit pailleté...

Mais si l'on nous surprend, comme j'ai surpris le vieux pitre, oh! alors qui osera dire qu'il n'est pas pris, jusqu'au fond des entrailles, par une incommensurable pitié. J'ai le défaut (défaut peut-être... en tous cas c'est pour moi un abîme de souffrances) de ne laisser à personne son habit pailleté; fût-il Roi ou Empereur, l'homme que j'ai devant moi, c'est son âme que je veux voir, et plus il est grand, et plus on le glorifie humainement, plus je crains pour son âme. »



Georges Rouault, clown assis

ICONOGRAPHIE

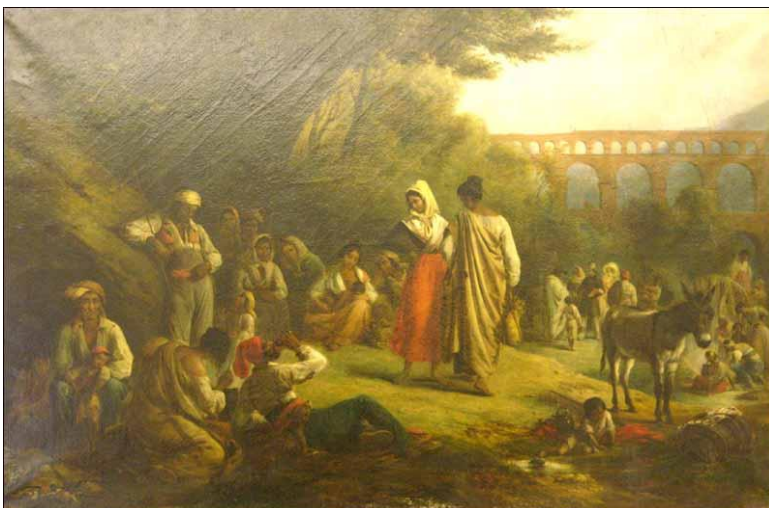
Alfred Dehodencq, *Bohémiens en marche*, 1860, musée d'Orsay, Paris



Rozhovor



Eugène Siberdt – Une halte de bohémiens - 1927



Les bohémiens à Nîmes